

102.
815
(4)

LA FÉE
ANGUILLETTE.

CONTE NOUVEAU



A TROYES,

Chez la citoyenne GARNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Temple.



LA FÉE

ANGUILLETTE,
CONTE NOUVEAU.

QUELQUE grandeur où le dessein élève ceux qu'il favorise, il n'est point de félicité exempte de véritable chagrin ; on ne peut connoître les Fées, & ignorer que quelques lavantes que les puissent être, elles n'ont pu trouver le secret de se garantir du malheur de changer de figure quelques jours de chaque mois, en prenant celle d'une

4
animal terrestre, céleste, ou de ceux qui vivent sous les eaux.

Pendant ces jours si dangereux, où elles se trouvent en proie à la cruauté des hommes, elles ont souvent peine à se sauver des périls où cette dure nécessité les expose.

Une d'entr'elles, qui se transformoit en anguille, fut malheureusement prise par des pêcheurs : on la porta aussitôt dans un petit carré d'eau, au milieu d'une belle prairie, où l'on mettoit les poissons réservés pour la table du roi de ce pays-là,

Anguillerte, c'étoit le nom de la fée, trouva dans ce nouveau séjour un grand nombre de beaux poissons, destinés comme elle à ne vivre plus que quelques heures ; elle avoit entendu les pêcheurs qui se disoient les uns aux autres que ce soir même, le roi devoit donner un grand festin, pour lequel ces grands poissons avoient été choisis avec soin.

Quelle nouvelle pour la malheureuse Fée : elle accusa mille fois le destin ; elle soupira douloureusement ; mais après s'être cachée quelque temps au fond de l'eau pour déplorer en particulier son

infortune, le desir de sortir d'un si pressant danger, la fit regarder de tous côtés, pour voir si elle ne pourroit point se sauver de ce réservoir & regagner la rivière qui étoit à une assez petite distance de ce lieu-là, mais la Fée regarda inutilement, le carré d'eau étoit trop profond pour esperer d'en pouvoir sortir sans secours, & sa douleur augmenta encore en voyant arriver les pêcheurs qui l'avoient prise.

Ils commencèrent à jeter leurs filets, & Anguillerte en les évitant avec adresse, ne reculoit son trépas que de quelques momens.

La plus jeune des filles du Roi, se promenoit alors dans la prairie ; elle s'approcha du carré d'eau pour s'amuser à voir pêcher.

Le soleil qui se couchoit alors faisoit brûler ses rayons dans les ondes ; la peau d'Anguillerte qui étoit fort luisante paroïssoit au soleil dorée en quelques endroits, & mêlée de diverses couleurs.

La jeune princesse la remarqua, & la trouvant fort-belle, commanda aux pêcheurs de la prendre & de la lui donner ; on obéit : la malheureuse fée fut bientôt

remise entre des mains qui alloient décider de sa vie.

Quand la princesse eut regardé quelques momens Anguilette, touchée de compassion, elle courut jusqu'au bord de la rivière, & la remit dans l'eau.

Ce service inespéré toucha le cœur la Fée d'une vive reconnoissance.

Elle reparut sur la rivière, & dit à la princesse : je vous dois la vie, généreuse Ploufine, c'étoit son nom ; mais c'est un grand bonheur pour vous ; n'ayez point peur, continua-t-elle, en voyant la jeune princesse prête à s'enfuir, je suis une Fée ; je vous ferai connoître la vérité de mes paroles par un nombre infini de bienfaits.

Comme on étoit accoutumé en ces tems-là à voir des Fées, Ploufine se rassura, & prêta beaucoup d'attention aux agréables promesses d'Anguilette. Elle commençoit même à lui répondre quelque chose, quand la Fée l'interrompant, lui dit, attendez après avoir reçu mes bienfaits, à m'assurer de votre reconnoissance, allez, jeune princesse, & revénez demain matin au lieu où vous êtes ; voyez quel souhait vous

voudrez faire, & aussi-tôt je l'accomplirai.

Choisissez d'une beauté parfaite & touchante, de l'esprit le plus grand & le plus aimable, ou des richesses infinies.

Après ces mots, Anguilette se cacha au fond de l'eau, & laissa Ploufine très-satisfait de son aventure.

Elle résolut de ne faire confiance à personne de ce qui venoit de lui arriver ; car disoit-elle en elle-même si Anguilette me trompoit, mes sœurs croiroient que c'est une fable que j'ai inventée.

Après cette petite réflexion, elle alla joindre la suite, qui n'étoit composée que d'un petit nombre de femmes ; elle les trouve qui cherchoient à la rejoindre.

La nuit qui suivit cette journée, la jeune Ploufine ne fut occupée que du choix qu'elle devoit faire ; celui de la beauté emportoit presque la balance ; mais comme elle avoit assez d'esprit pour souhaiter d'en avoir davantage, elle résolut de demander cette grâce à la Fée.

Elle se leva en même-tems que le jour ; elle courut dans la prairie, pour,

disoit-elle, cueillir des fleurs, & en faire une guirlande qu'elle vouloit présenter à la reine sa mère à son lever.

Ces femmes se dispersèrent dans la prairie pour choisir les fleurs les plus belles & les plus vives; elle en étoit toute émaillée.

Cependant la jeune princesse courut au bord de la rivière, & trouva à l'endroit où elle avoit vu la Fée, une colonne de marbre blanc parfaitement belle; un moment après, la colonne s'ouvrit, la fée en sortit & se fit voir à la princesse; ce n'étoit plus un poisson, c'étoit une grande femme belle, d'un air majestueux, & dont la coiffure & l'habit étoient couverts de pierreries: Je suis Anguilette, dit-elle à la jeune princesse, qui la regardoit avec une grande attention, je viens accomplir ma promesse; vous avez fait choix de l'esprit, vous en aurez dès ce moment même, & vous en aurez assez pour mériter l'envie de ceux qui, jusqu'à ce jour, ont pu se flatter d'en avoir.

La jeune Ploufine, après ces paroles, se sentit très-différente de ce qu'elle étoit un instant auparavant; elle remercia la

Fée avec une éloquence, que jusqu'alors elle n'avoit jamais connue.

La Fée sourit de l'étonnement que marquoit la princesse de trouver tant de facilité à s'énoncer.

Je vous fais bon gré, continua la gracieuse Anguilette, du choix que vous avez fait préférablement à la beauté, qui flatte tant une personne de votre âge, que pour vous en récompenser, je vous donnerai la beauté que vous avez aujourd'hui si fagement négligée.

Revenez demain à la même heure, je vous donne jusqu'à ce tems-là pour choisir comment vous desirez d'être belle.

La Fée disparut, & laissa la jeune Ploufine plus touchée de son bonheur qu'elle ne l'avoit encore été; le choix de l'esprit étoit un effet de sa raison; mais la promesse de la beauté flattoit son cœur, & ce qui touche le cœur est toujours le plus sensible.

La jeune princesse en quittant le bord de l'eau, alla prendre les fleurs que lui présentèrent ses femmes; elle en fit une guirlande très-agréable, & la porta à la reine; mais quel fut l'étonnement

de cette princesse, celui du roi & de toute la Cour, d'entendre parler la jeune Ploufine avec une grace qui enlevait les cœurs.

Les princesses ses sœurs tâchoient inutilement de lui trouver moins d'esprit que les autres, elles étoient contraintes de s'étonner & d'admirer toujours.

La nuit vint, la princesse occupée de l'espérance d'être belle, au lieu de se coucher, passa dans un cabinet rempli de portraits, où sous la figure de Déeses, étoient peintes plusieurs reines & princesses de sa maison; tous ces portraits étoient beaux, elle espéra qu'ils l'aideroient à choisir une beauté digne d'être demandée à la fée.

Une Junon s'offrit d'abord à ses regards, elle étoit blonde, & avoit l'air tel qu'il doit être pour représenter la reine des Dieux; Pallas & Vénus étoient auprès d'elle ce tableau représentoit le jugement de Paris.

La noble fierté de Pallas plut fort à la jeune princesse, mais la beauté de Vénus pensa fixer son choix; cependant elle passa au tableau suivant, on y voyoit Pomone à demi couchée sur un lit de

gazon sous des arbres chargés des plus beaux fruits du monde; elle paroissoit si charmante, que la princesse, qui depuis ce matin-là savoit tout, ne s'étonna point qu'un Dieu eût pris diverses figures pour tâcher de lui plaire.

Diane paroissoit ensuite telle que les poètes la représentent, le carquois sur le dos & l'arc à la main; elle poursuivoit un cerf, suivie d'une grande troupe de Nymphes.

Flore se faisoit remarquer un peu plus loin; elle paroissoit se promener dans un parterre, dont les fleurs quoique admirables, brilloient pourtant beaucoup moins que son teint: on voyoit ensuite les Gaules, elles paroissoient belles & touchantes; ce tableau achevoit le tour du cabinet.

Mais la princesse fut frappée de l'agrément de celui qui ornoit le dessus de la cheminée, c'étoit la Déesse de la Jeunesse, un air divin étoit répandu sur toute sa personne, ses cheveux étoient du plus beau blond du monde, elle avoit le tour du visage d'une forme agréable, la bouche charmante, la taille & la gorge parfaitement belles, & ses yeux

paroïsoient bien plus redoutables pour troubler la raison, que le nectar dont elle paroïsoit s'amuser à remplir une coupe.

Je veux, s'écria la jeune princesse, après avoir admiré cet aimable portrait, Je veux être belle comme Hébé, & l'être long-tems s'il est possible.

Après ce souhait, elle retourna dans sa chambre, où le jour qu'elle attendoit lui parut trop lent à seconder son impatience.

Il vint enfin, & elle retourna au bord de la rivière ; la fée tint sa parole ; elle parut, & jeta un peu d'eau sur le visage de Ploufine, qui devint aussi belle qu'elle l'avoit désiré.

Quelques Dieux marains avoient accompagné la fée, leurs applaudissemens fut le premier effet des charmes de la fortunée Ploufine : elle se regarda dans l'eau & ne put se reconnoître ; son silence & son étonnement furent alors les seules marques de sa reconnoissance. J'ai rempli tous vos souhaits, lui dit la généreuse fée, vous devez être contente ; mais je ne la ferois pas encore, si je ne surpassez tous vos desirs par mes bienfaits.

Je vous donne avec l'esprit & la beauté tous les tresors dont je dispose ; ils ne peuvent s'épuiser ; souhaitez seulement, quand vous le voudrez, des richesses infinies, vous les obtiendrez dans le moment même pour vous & pour tous ceux que vous en croirez dignes.

La fée disparut, & la jeune Ploufine, alors aussi belle qu'Hébé, retourna au palais ; elle charmoit tous ceux qui la voyoient ; on annonça son arrivée chez le roi, qui l'admira lui-même, & ce fut à sa voix & à son esprit qu'on reconnut l'aimable princesse ; elle apprit au roi, qu'une Fée lui avoit fait tous ces dons si précieux, & on ne la nomma plus qu'Hébé, parce qu'elle ressembloit parfaitement au beau portrait de cette Déesse.

Quels nouveaux sujets de haine contre elle pour ses sœurs, son esprit leur avoit encore moins donné de jalousie que sa beauté.

Tous les princes qui avoient été touchés de leurs attraits, ne balancèrent point à devenir infidèles ; on abandonna de même toutes les autres beautés de cette Cour ; les larmes & les reproches n'arrêtèrent point ces amans volages,

& ce procédé qui parut alors si surprenant, a depuis, dit-on, passé en coutume.

Tout brûloit auprès d'Hébé, & son cœur demouroit insensible.

Malgré la haine de ses sœurs, elle ne négligea rien de ce qui pouvoit leur plaire; elle souhaita tant de trésors à l'aînée, (car souhaiter & donner, étoit pour elle la même chose,) que le plus grand roi de ces pays-là demanda cette princesse en mariage, & l'épousa avec des magnificences incroyables.

Le roi, père d'Hébé, voulut mettre une armée en campagne; les souhaits de la belle princesse firent réussir toutes ses entreprises, & son royaume fut rempli de richesses immenses qui le rendirent le plus redoutable de tous les rois.

Cependant la divine Hébé s'ennuyant du tumulte de la Cour, voulut aller passer quelques mois dans une agréable maison qui étoit peu distante de la ville capitale; elle en avoit banni la magnificence; mais tout y étoit gaiant & d'une simplicité charmante; la nature avoit pris soin d'embellir les promenades, l'art n'y avoit point été employé.

Un bois dont les routes avoient quelque chose de sauvage, entre coupées de ruisseaux & de petits torrens qui suivoient des cascades naturelles, environnoit cette belle retraite.

La jeune Hébé se promenoit souvent dans ce bois solitaire; un jour qu'elle sentoit redoubler dans son cœur un ennui & une langueur qui ne la quittoit plus guère, elle voulut en chercher la cause, elle s'assied sur un gazon, au bord d'un ruisseau, dont le bruit entretenoit sa rêverie.

Quel chagrin, disoit-elle en elle-même, vient troubler l'exces de ma félicité: Quelle princesse dans tout l'univers jouit d'un bonheur aussi parfait que le mien? j'ai par les bontés de la fée, tout ce que j'ai souhaité: je puis combler de biens tout ce qui m'environne; tout ce que je vois m'adore, & mon cœur ne connoît que des sentimens tranquilles; non, je ne saurois imaginer d'où vient l'insupportable ennui qui s'oppose depuis quelques tems au bonheur de ma vie.

Cette réflexion occupoit sans cesse la jeune princesse; enfin elle se résolut

d'aller au bord de la rivière d'Anguillette pour pêcher de la voir.

La fée accoutumée à flatter ses souhaits, parut sur l'eau ; c'étoit un de ces jours où elle étoit métamorphosée en poisson.

Je vous revois toujours avec plaisir, jeune princesse, dit-elle à Hébé ; je fais que vous venez de passer quelque temps dans une demeure assez solitaire, & vous me paraissez dans une langueur qui ne convient point à votre fortune. Qu'avez-vous, Hébé, faites-moi cette confidence ? Je n'ai rien, reprit la jeune princesse d'un air embarrassé, vous m'avez comblé de trop de biens, pour qu'il puisse manquer quelque chose à un bonheur dont vous avez fait votre ouvrage.

Vous voulez me tromper, reprit la fée, je le conçois facilement, vous n'êtes plus contente ; mais que pouvez-vous encore désirer ? méritez mes bontés par un aveu sincère, ajouta la gracieuse fée, & je vous promets d'accomplir encore vos souhaits. Je ne sais ce que je desire, répondit la charmante Hébé ; je sens pourtant, continua-t-elle, en baissant ses beaux yeux, qu'il me manque

manque quelque chose, & que ce qui me manque est absolument nécessaire à mon bonheur.

Ah ! s'écria la fée, c'est de l'amour que vous désirez ; cette passion peut seule faire penser aussi bizarrement que vous faites.

Dangéreuse disposition, continua la prudente fée, vous voulez de l'amour, vous en aurez ; les cœurs ne sont que trop naturellement disposés à en prendre ; mais je vous avertis que vous m'invoquerez envain, pour faire cesser cette passion fatale que vous croyez un bonheur si doux, mon pouvoir ne s'étend pas jusques-là.

Il n'importe, reprit promptement la jeune princesse en souriant, & en rougissant tout ensemble : Eh ! que ferai-je de tous les biens que vous m'avez donné, si je ne faisois à mon tour la félicité d'un autre ! La fée, à ce discours soupira, & se cacha au fond des eaux.

Hébé reprit le chemin de la solitude avec une espérance qui déjà commençoit à calmer son ennui ; les menaces de la fée l'inquiétoient, mais les sages réflexions étoient bientôt chassées par

d'autres plus dangereuses, mais beaucoup plus aimables.

En arrivant, elle trouva un courrier de la part du roi, qui lui mandoit de revenir en ce même jour, pour être le lendemain d'une fête qu'il avoit fait préparer.

Quelques heures après l'avoir reçu, elle partit pour retourner à la Cour. Le roi & la reine la reçurent avec plaisir, & lui apprirent qu'un prince étranger qui voyageoit, étant arrivé depuis quelques jours, ils avoient voulu lui faire voir une fête, pour qu'il pût dire dans les autres pays, combien de magnificence brilloit dans leur royaume.

La jeune Hébé, par un pressentiment qu'elle ne connoissoit pas, demanda d'abord à la princesse sa sœur, si l'étranger étoit aimable; Rien de pareil ne s'est encore offert à nos yeux, répondit la princesse: dépeignez-le moi, répondit Hébé avec émotion: il est tel qu'on peint les Héros, reprit Ilerie: sa taille est belle, son air est grand, ses yeux sont pleins d'un feu dont plus d'une insensible de cette Cour a déjà reconnu le pouvoir; il a la plus belle tête du monde;

ses cheveux sont plus approchant du noir que du blond, & il n'a qu'à se montrer pour être assuré d'attirer l'attention de tous ceux qui le voient.

Nous en faites un portrait bien avantageux, reprit la jeune Hébé; n'est-il point un peu flatté? Non, ma sœur, répondit la princesse Ilerie, avec un soupir qu'elle ne put retenir, hé! vous ne le trouverez peut-être que trop digne de plaire.

Le soir le prince parut chez la reine, & se fit présenter à la jeune Hébé qu'il n'avoit pas encore vue; jamais deux cœurs ne furent si promptement ni si vivement touchés, & jamais ils n'eurent tant de raison de l'être.

La conversation ne fut que de choses indifférentes; mais elle fut brillante & agréable; elle étoit soutenue par cette vivacité qui inspire d'abord le desir de plaire.

La reine se retira, & la belle Hébé, dès qu'elle eut fait quelque moment d'attention sur ses sentimens, reconnut qu'elle avoit perdu cette tranquillité dont elle ne connoissoit pas encore le prix. Anguilette, s'écria-t-elle, dès qu'elle fut seule

ah ! quel objet avez-vous permis qu'il vint s'offrir à mes regards ; vos sages conseils sont détruits par sa présence ; que ne me donniez-vous la force de résister à des charmes si touchans ? mais peut-être que leur pouvoir passe encore celui d'une fée. Hébé dormit peu cette nuit, elle se leva d'assez bonne heure, & le soin de se parer pour la fête de ce soir l'amusa toute la journée avec une attention qu'elle n'avoit pas encore connue ; car elle vouloit plaire pour la première fois. Le jeune étranger occupé du même dessein, ne négligea rien pour paroître aimable aux yeux de la charmante Hébé ; la princesse Herie n'oublia rien aussi de tout ce qui pouvoit plaire ; elle avoit mille beautés ; & quand on la voyoit sans Hébé, on la trouvoit la plus belle personne du monde, mais cette princesse effaçoit tout.

Il y eut le soir un bal magnifique chez la reine, un festin merveilleux le suivit ; le jeune étranger en auroit remarqué la prodigieuse magnificence, s'il eût pu regarder autre chose que la belle Hébé,

Après le repas, une illumination brillante & singulière fit paroître dans les

jardins du palais un nouveau jour ; c'étoit en été, on descendoit pour jouir du plaisir de la promenade ; l'aimable étranger donna la main à la reine ; mais cet honneur ne le dédommagea point du chagrin d'être éloigné quelques momens de sa princesse ; les arbres étoient couverts de festons de fleurs, & les lampes qui formoient l'illumination étoient disposées de manière que par tout elles représentoient des arcs, des flèches, & les autres armes de l'amour ; & en quelques autres lieux, elles formoient des lignes d'écritures.

On entra dans un petit bois éclairé comme le reste des jardins ; la reine s'assit au bord d'une agréable fontaine, autour de laquelle on avoit placé des sièges de gazon, ornés de guirlandes d'œillets & de roses ; tandis que la reine causoit avec le roi, & une grosse troupe de courtisans qui les environnoient, les princesses s'amuserent à regarder quelques caractères que formoient les petites lampes de l'illumination, l'aimable étranger étoit dans ce moment près de la belle Hébé ; elle retourna ses regards sur un endroit où étoit représentées des flèches, elle lut

tout haut ces paroles qui étoient écrites
au-dessous :

Il en est d'invincibles.

Ce sont celles qui partent des yeux de la divine Hébé, dis promptement l'inconnu en la regardant tendrement ; la princesse l'entendit & en fut embarrassée ; mais son embarras parut au prince un heureux présage pour son amour, car il n'y remarqua point de colère.

La fête se termina par mille nouveaux plaisirs ; les charmes de l'inconnu avoient touché trop vivement le cœur d'Ilerie ; pour qu'elle pût être long-tems sans s'apercevoir qu'il aimoit une autre qu'elle. Avant l'arrivée d'Hébé à la Cour, ce prince lui avoit rendu quelques soins ; mais depuis il n'avoit été occupé que de sa tendresse.

Cependant ce jeune inconnu tâchoit par son amour de toucher le cœur de la belle princesse ; il étoit amoureux, aimable ; son destin la forçoit d'aimer, & la fée l'abandonnoit au penchant de son cœur ; que si' xoutes pour se rendre, elle ne put combattre plus long-tems contre elle-même.

Le charmant inconnu lui avoit appris qu'il étoit fils de roi, & qu'il s'appelloit Atimir ; ce nom étoit connu de la princesse. Ce prince avoit fait des merveilles dans une guerre qui avoit été entre les deux royaumes ; & comme ils avoient toujours été ennemis, il n'avoit pas voulu paroître à la cour du roi, père d'Hébé, sous son véritable nom.

La jeune princesse après une conversation où son cœur acheva de prendre ce poison si doux & si dangereux dont lui avoit parlé la fée, permit à Atimir de découvrir au roi son rang & son amour ; le jeune prince fut transporté de joie ; il courut à l'appartement du roi, il lui parla avec toute l'ardeur que lui inspiroit sa tendresse.

Le roi le conduisit chez la reine, ce mariage devant établir une constante paix dans ce royaume, la belle Hébé fut promise à son heureux amant, dès qu'il auroit reçu un consentement du roi son père. Cette nouvelle se répandit, & la princesse Ilerie en sentit une douleur égale à sa jalousie ; elle pleura, elle gémit, mais il fallut se contraindre & cesser d'inutiles regrets.

La belle Hébé & Atimir se voyoient alors sans cesse ; leur tendresse s'augmentoit tous les jours, & dans ce tems heureux la jeune princesse ne pouvoit comprendre pourquoi les fées n'emploient pas toutes leurs sciences pour faire sentir de l'amour aux mortels quand elles vouloient faire leur félicité.

Un ambassadeur du roi, père d'Atimir, arriva alors à la Cour ; on l'attendoit avec une extrême impatience : il apporta le consentement qu'on demandoit, l'on prépara tout pour ce grand mariage : ainsi, Atimir n'eut plus alors nul sujet de crainte, état dangereux pour un amant que l'on veut conserver toujours fidèle.

Dès que le prince fut assuré de son bonheur, il lui devint moins sensible. Un jour qu'il cherchoit à rejoindre la belle Hébé dans les jardins du palais, il entendit des voix de femmes dans un cabinet de chèvre-feuille ; il s'entendit nommer, & cela lui donna la curiosité d'en apprendre davantage : il s'approcha doucement du cabinet, & reconnut facilement la voix de la princesse Ilerie : je mourrai ayans ce jour fatal, ma chère Cléonice,

Cléonice, disoit-elle à une personne qui étoit assise près d'elle. Les Dieux ne permettront pas que je voie les unir, l'ingrat que j'aime a la trop heureuse Hébé ; mes tourmens sont trop douloureux pour me laisser encore long-tems la vie. Mais, Madame, lui répondit cette fille, qui étoit avec elle, le prince Atimir n'est point infidèle, il ne vous avoit point offert ses vœux, c'est le destin seul qui cause vos infortunes ; entre tant de princes qui vous adorent, vous en trouverez peut-être de plus aimables que lui, si une prévention funeste n'occupoit point votre cœur.

D'aussi aimables que lui, reprit Ilerie, en est-il dans tout l'univers ? Puissante fée, ajouta-t-elle avec un soupir ; de tous les biens dont vous avez comblé la fortunée Hébé, je ne suis plus jalouse que du tendre amour qu'Atimir a pris pour elle.

Le discours de la princesse fut interrompu par ses larmes ; hé ! qu'elle eût été heureuse, si elle eût su combien elles avoient touché le cœur d'Atimir.

Elle se leva pour sortir du cabinet, & la princesse se cacha derrière quelques

arbres pour n'être point remarqué ; les pleurs & la passion d'Ilerie l'avoient attendri ; mais il crut que c'étoit des mouvemens de pitié en faveur d'une belle princesse qu'il rendoit malheureuse malgré lui. Il fut retrouver Hébé, & ses charmes suspendirent alors tout autre souvenir dans son cour.

En traversant les jardins pour remener cette princesse au palais, il rencontra quelque chose sous ses pieds. Il le ramassa, & vit que c'étoit des tablettes magnifiques. Il n'étoit pas loin du cabinet où il avoit entendu la conversation d'Ilerie ; il craignit en montrant les tablettes de donner quelques connoissances à Hébé de cette aventure. Il les cacha & la princesse ne les remarqua point, elle étoit occupée en ce moment à faire rattaché quelque chose à sa coiffure.

Le soir Ilerie ne parut point chez la reine, on dit qu'elle s'étoit trouvée mal en revenant de la promenade. Atimir comprit bien qu'elle avoit voulu cacher le désordre où il l'avoit vue dans le cabinet ; cette pensée redoubla sa pitié pour elle.

Dès qu'il fut à son appartement, il

ouvrit les tablettes qu'il avoit trouvées, sur le premier feuillet, il vit en chiffre la forme d'un double A couronné de myrthe, & soutenu par deux petits Amours, dont l'un paroissoit essuyer ses larmes avec son bandeau, & l'autre briser ses flèches.

La vue de ce chiffre donna de l'émotion au jeune prince ; il savoit qu'Ilerie desinoit parfaitement, il tourna promptement le feuillet pour s'éclaircir davantage, & sur le revers il trouva ces parole :

Le redoutable Amour m'a fait voir vos attraits,
De mon paisible cœur ils ont troublé la paix ;

Ah ! quelle injustice est la vôtre ?

Sur moi, cruel, vous essayez vos traits,

Dont vous vous voulez blesser une autre :

L'écriture qu'il reconnut ne lui prouva que trop bien que les tablettes étoient à la princesse Ilerie, il fut touché de ces sentimens si tendres, qui bien loin d'être soutenus par son amour & par ses soins, ne l'étoient seulement pas par l'espérance ; ces vers le firent souvenir, qu'avant l'arrivée d'Hébé à la Cour, il avoit

trouvé Ilerie aimable ; il commence à se regarder comme infidèle à cette princesse, & il le devenoit trop véritablement pour la charmante Hébé.

Il combattit pourtant ses premiers mouvemens ; mais, son cœur étoit accoutumé à être volage, & rarement peut-on se corriger d'une si dangéreuse habitude.

Il jeta les tablettes d'Ilerie sur une table, résolu de ne les plus regarder ; mais il les reprit un moment après malgré lui-même, & il y trouva mille choses qui achevèrent de rendre Ilerie triomphante de la divine Hébé.

Mille sentimens confus occupèrent toute la nuit le cœur du prince : le matin il fut chez le roi qui lui apprit le jour qu'il avoit pris pour son mariage avec Hébé. Atimir répondit avec un embarras que le roi prit pour une marque de son amour ; (que l'on connoît peu le cœur des hommes !) c'étoit un effet de son infidélité.

Le roi voulut aller chez la reine, le prince fut obligé de le suivre ; il avoit peu demeuré, quand la princesse Ilerie parut avec une langueur, dont le volage

Atimir n'ignorant plus la cause, la fit paroître plus aimable à ses yeux. Il s'approcha d'elle, il lui parla long-tems ; il lui fit entendre qu'il n'ignoroit plus les sentimens qu'elle avoit pour lui. Il s'expliqua avec tendresse, c'étoit trop de félicité pour Ilerie ; hé ! quel moyen de recevoir sans trouble un bonheur si sensible & si peu attendu.

La charmante Hébé entra alors chez la reine : sa vue fit rougir la princesse Ilerie & le léger Atimir ; qu'elle est belle, dit Ilerie, en regardant le prince avec une émotion qu'elle ne put cacher ? fuyez-la ; Seigneur, ou achevez de m'ôter la vie. Le prince ne put lui répondre. Hébé s'étant approché d'eux avec une grâce & des charmes qui faisoient mille reproches à l'ingrat Atimir, il ne les put soutenir long-tems, il quitta la princesse à qui il dit qu'il alloit dépêcher un courrier au roi son père : elle étoit si prévenu pour Atimir, qu'elle ne s'aperçut point de quelques regards qui lui échappèrent en faveur d'Ilerie.

Pendant qu'elle triomphoit en secret, la belle Hébé apprit du roi & de la reine, que dans trois jours elle devoit devenir

l'épouse d'Atimir. Qu'il étoit alors indigne des sentimens que cette nouvelle fit naître dans le cœur de l'aimable Hébé.

Le prince, quoi qu'occupé de son ardeur infidelle, passa une partie du jour auprès d'Hébé; Ilerie en fut témoin, & pensa mourir mille fois de jalousie, son amour étoit encore redoublé dès qu'elle avoit senti de l'espérance.

En rentrant chez lui le soir, le prince reçut un billet par un homme inconnu; il l'ouvrit avec précipitation, & il y trouva ces paroles.

Je cède à une passion mille fois plus forte que ma raison, puisqu'il n'est plus tems de vous cacher des sentimens que le hazard vous a découverts; venez, prince, venez apprendre à quelle résolution me détermine le tendre amour que vous m'avez donné? quel bonheur pour moi s'il ne me coûtoit que la vie?

Celui qui apportoit ce billet au prince, lui dit qu'il étoit destiné à le conduire où la princesse Ilerie l'attendoit. Atimir ne balança pas un moment à le suivre; dans un petit pavillon qui étoit au bout

d'une allée fort couverte. Le pavillon étoit assez éclairé, il y trouva Ilerie seule avec une de ses femmes, les autres se promenoient dans le jardin; quand elle étoit retirée dans ce cabinet, elles n'y entroient que par son ordre.

Ilerie étoit assise sur une pile de carreaux de velours cramoisi en broderie d'or; son habit étoit galant & magnifique, c'étoit un tissu jaune & argent; ses cheveux qui étoient noirs & parfaitement beaux, étoient relevés par des rubans de la même couleur que l'habit, & des attaches de diamans jaunes. A sa vue, Atimir ne put se persuader qu'il fut honnête de devenir infidèle; il se mit à genoux auprès d'elle, & Ilerie le regardant avec une tendresse qui marquoit assez les mouvemens de son cœur; prince, lui dit-elle, ce n'est point pour vous persuader de rompre votre hyménée, que je vous ai fait venir ici, je fais trop bien qu'il est résolu, & quelques paroles dont vous avez voulu flatter mon malheur & ma tendresse, ne me permettent pas de croire que vous vouliez abandonner Hébé pour moi; mais, continua-t-elle, avec des larmes qu'

achevèrent de séduire le cœur d'Atimir, je ne veux plus d'une vie que vous avez rendue si douloureuse ; je la saurais sans regret à mon amour ; & ce poifon, ajouta-t-elle, en montrant une petite boîte d'or qu'elle tenoit dans sa main, me garantira de l'affreux supplice de vous voir l'époux d'Hébé.

Non, belle Ilerie, s'écria le volage prince, je ne serai point son époux, je quitterai tout pour vous plaire, je vous aime mille fois plus que je n'aimois Hébé ; & malgré mon devoir & ma foi si solennellement promise, je suis prêt à vous conduire en des lieux où rien ne contraindra notre amour. ah ! prince, dit Ilerie en soupirant, je me fierai donc à un ami infidèle ! il ne le sera jamais pour vous, reprit Atimir, & le roi votre père, qui me donnoit Hébé, ne me refusera pas l'aimable Ilerie quand elle sera en mon pouvoir. Allons donc, Atimir, dit la princesse, après quelques momens de silence, allons où mon destin & le vôtre nous entraîne ; quelque douleur qu'il m'en puisse coûter, rien ne peut balancer dans mon cœur le doux plaisir d'être aimée de ce que j'aime.

Après ces mots, ils prirent ensemble quelques mesures pour leur départ, il n'y avoit point de tems à perdre. Il fut résolu pour la nuit suivante ; ils se séparèrent avec peine ; & malgré les sermens d'Atimir, Ilerie devoit encore les charmes d'Hébé ; le reste de la nuit, & le jour suivant, elle fut toujours occupée de cette crainte.

Cependant le prince donna en peu de tems tous les ordres nécessaires pour rendre son départ secret ; & le lendemain, dès que tout le monde fut retiré dans le palais, le prince fut trouver Ilerie dans le pavillon du jardin où elle l'attendoit seule avec Cléonice ; ils partirent, & firent une diligence incroyable pour sortir de ce royaume. Le matin, cette nouvelle fut déclarée par une lettre qu'Ilerie écrivit à la reine, & une qu'Atimir écrivit au roi : elles étoient touchantes, & il étoit aisé de voir que l'amour les avoit dictées. Le roi & la reine furent dans une colère extrême ; mais rien ne peut exprimer les vives douleurs de la malheureuse & charmante Hébé. Quel désespoir ! que de larmes ! que de vœux à la fée Anguilette pour

terminer des maux aulli cruels qu'elle les lui avoit autrefois prédit ; mais la Fée tint sa parole. Envain Hébé retourna au bord de la rivère, Anguilette ne parut point ; elle s'abandonna à tout ce que le desespoir a de plus affreux. Les princes que la bonne fortune de l'ingrat Atimir avoient écartés, sentirent alors renaitre leurs espérances ; mais leurs soins & leur amour parurent à la fidèle Hébé de nouveaux supplices.

Le roi désiroit passionnément qu'elle se choist un époux, & plusieurs fois il l'en avoit fort pressée ; mais ce devoir pravoit trop cruel à sa tendresse, elle se résolut de fuir du royaume de son père ; mais avant son départ, elle retourna encore chercher Anguilette.

La Fée ne put cette fois résister aux larmes de la belle Hébé ; elle parut : à sa vue, la princesse renouvela ses pleurs, & n'eut pas la force de lui parler. Vous connoissez enfin, lui dit la Fée, qu'elle est cette félicité funeste que je voulois vous refuser toujours ; mais, Hébé, Atimir vous a trop bien punie de n'avoir pas suivi mes conseils ; allez, fuyez ces lieux où tout vous rappelle

le souvenir de votre tendresse, vous trouverez un vaisseau sur la mer, qui vous conduira au seul lieu du monde où vous pouvez guérir de ce malheureux amour qui vous désespère, mais songez, ajouta Anguilette, en haillant la voix, quand votre cœur sera redevenu tranquille ; ne chercher jamais la présence fatale d'Atimir, il vous en coûteroit la vie. Hébé souhaita plus d'une fois de revoir encore ce prince, de quelque prix que l'amour lui dût faire payer ce plaisir ; mais un reste de raison, & les soins de sa gloire, la firent résoudre à accepter les propositions de la Fée. Elle la remercia de ce dernier bienfait, & partit le lendemain pour aller au bord de la mer, suivie de ses femmes à qui elle se confioit le plus.

Elle trouva le vaisseau d'Anguilette ; il étoit tout doré, les mâts étoient de marquetterie d'un dessin merveilleux, les voiles d'un tissu argent & couleur de rose, & par-tout on y voyoit écrit ce mot *Liberté*. Les matelots étoient vêtus d'habits de même couleur que les voiles, tout paroïssoit respirer en ce lieu les douceurs de la liberté.

La princesse entra dans une chambre magnifique ; les meubles en étoient admirables, & les peintures parfaitement belles ; elle ne s'affligea pas moins dans ce nouveau séjour, que dans la Cour du roi son père. On tâchoit en vain de l'amuser par mille plaisirs, mais elle n'étoit pas encore en état d'y faire attention.

Un jour qu'elle s'amusoit à regarder les peintures de sa chambre, en un endroit qui representoit un passage, elle remarqua une jeune bergère, qui d'un air riant coupoit des filés, pour rendre la liberté à un grand nombre d'oiseaux qui étoient pris, & quelques-uns de ces petits animaux déjà échapés, sembloient voler vers le Ciel avec une rapidité merveilleuse ; toutes les autres peintures representoient des sujets semblables ; rien n'y parloit de l'amour, & tout y vantoit les charmes de la liberté : Quoi ! s'écria tristement la princesse, mon cœur sera-t-il toujours insensible pour un bonheur si doux, & pour qui ma raison fait tant de vœux inutiles.

La malheureuse Hébé passoit ainsi sa vie, occupée de sa tendresse & du desir de l'oublier.

Il y avoit un mois que le vaisseau vozoit sans s'arrêter, quand un matin que la princesse étoit sur le rivage, elle apperçut de loin une terre qui lui parut très-belle, les arbres étoient d'une hauteur & d'une beauté surprenante ; & quand on fut assez près, elle remarqua qu'ils étoient tous couverts d'oiseaux, dont le plumage étoit de couleur vive & brillante ; ils faisoient des concerts charmans, leur chant étoit doux, & il sembloit qu'ils craignoient de faire trop de bruit.

On aborda à ce beau rivage ; la princesse y descendit avec ses femmes, & dès qu'elle eut respiré l'air de cette île, par un pouvoir inconnu, elle sentit son cœur tranquille, & se laissa surprendre par un sommeil agréable qui ferma pour quelque tems ses beaux yeux.

Cet agréable pays qu'elle ne connoissoit pas, étoit l'île paisible ; la fée Anguillette, proche parente des princes qui regnoient dans ce pays, y avoit attaché depuis deux mille ans l'heureux don de guérir les passions malheureuses : l'on assure même que ce don y dure encore, mais la difficulté est de pouvoir aborder dans cette île.

Le prince qui alors regnoit, descendoient droite ligne de la célèbre princesse Carpillon & de son charmant époux, dont une Fée moderne plus savante & plus polie que celles de l'antiquité, nous a si galamment conté les merveilles.

Pendant que la belle Hébé jouissoit d'un repos dont il y avoit six mois qu'elle n'avoit goûté les douceurs, le prince de l'île paisible se promenoit dans ce bois qui bordoit le rivage de la mer; il étoit dans son char, traîné par quatre jeunes éléphants blancs, & entouré d'une partie de sa Cour.

La princesse endormie frappa ses regards: sa beauté le surprit; il descendit de son char avec une précipitation & une vivacité qu'il n'avoit jamais sentie. Il prit à cette vue tout l'amour que les charmes d'Hébé étoient dignes d'inspirer. Le bruit la réveilla; & en ouvrant ses beaux yeux, elle fit remarquer mille nouvelles beautés au jeune prince. Il étoit de même âge qu'Hébé; il avoit alors dix neuf ans, sa beauté étoit parfaite; mille graces étoient répandues sur sa personne; sa taille étoit au dessus du commun des hommes, & ses cheveux

qui descendoient par grosses boucles jusques sur sa ceinture, étoient de la même couleur que ceux d'Hébé; son habit étoit de plumes d'oiseaux de mille couleurs différentes; il avoit par dessus une espèce de mante traînante toute de plume de cigne, rattachée sur ses épaules avec les plus belles pierreries du monde; sa ceinture étoit de diamans où pendoit par des chaînes d'or un petit sabre tout couvert de rubis; une espèce de casque, fait avec des plumes comme le reste de l'habillement, couvroit sa belle tête, & d'un côté du casque étoient attachés un diamant d'une grosseur prodigieuse des & plumes de héron qui lui donnoient beaucoup de grace.

Ce prince fut le premier objet qui se présenta à la jeune princesse à son réveil; il lui parut digne de ses regards; & pour la première fois de sa vie, elle regarda un autre qu'Atimir avec quelque attention.

Tout m'assure dit le prince de l'île paisible à la princesse, que vous ne pouvez être que la divine Hébé; Hé! quelle autre pourroit avoir tant de charmes! Qui peur, Seigneur, lui répondit la jeune

princesse (en se levant & en rougissant tout ensemble ,) vous avoir sitôt appris que j'étois descendue dans cette île ? Une puissante fée , reprit le jeune roi , qui voulant me rendre le plus heureux prince du monde , & ce pays le plus fortuné m'avoit promis de vous y conduire , & m'avoit même permis encore de plus glorieuses espérances ; mais je sens bien , ajouta-t-il en soupirant , que mon destin va dépendre beaucoup plus de vos bontés que des siennes. Après ces paroles , où elle répondit avec beaucoup d'esprit , le prince la pria de monter dans son char pour être conduite au palais ; & par respect il ne voulut pas prendre une place auprès d'elle , mais comme elle avoit compris par ces discours & par sa fuite , qu'il étoit roi de cette île , elle l'obligea de s'asseoir au près d'elle ,

Jamais rien de si beau n'avoit paru ensemble dans un même char ; toute la Cour du prince , à cette vue , ne put s'empêcher de leur donner mille applaudissemens. Pendant le chemin , le jeune prince entretenoit Hébé avec beaucoup d'esprit & de tendresse , & la princesse

satisfaite.

satisfaisoit de retrouver son cœur tranquille , & oit repris toute sa vivacité.

On arriva au palais , il étoit éloigné du bord de la mer ; de longues & belles avenues entourées de canaux d'eau vive y conduisoient ; il étoit tous bâti d'ivoire & couvert d'agate.

Les Gardes du prince étoient rangés en haie dans toutes les cours : dans la première , ils étoient vêtus de plumes jaunes ; ils avoient des carquois , des dards & des flèches d'argent : dans la seconde cour , ils étoient tous vêtus de plumes couleur de feu , avec des fibres garnis d'or , ornés de turquoises. On passa dans la troisième cour où les Gardes étoient vêtus de plumes blanches ; ils tenoient dans leurs mains des demi-piques peintes & dorées , ornées de guirlandes de fleurs. Il n'y avoit jamais de guerres en ce pays-là , ainsi on ne portoit pas des armes bien redoutables.

Le prince en descendant de son char , conduisit l'aimable Hébé dans un appartement magnifique. La Cour étoit nombreuse , les dames y étoient belles , les hommes galans & bienfaits ; & quoique tous les habitans du pays ne fussent vêtus

qu'avec des plumes, l'art d'en arranger les nuances les rendoit très-agréables.

Ce soir-là, le prince de l'île paisible donna un superbe festin à la belle Hébé, qui fut suivi d'un concert de flûtes douces, de luths, de tourbes & de clavecins ils n'aimoient pas dans ce pays-là les instrumens dont le bruit est éclatant : la symphonie fut très-gracieuse; quand elle eut duré quelque tems, une très-belle voix chanta ces paroles :

Je jure à vos attraits une ardeur immortelle ;
 Quel bonheur peut être plus doux
 Que celui de porter une chaîne si belle !
 J'aimerai tendrement, mon cœur fera fidelle,
 Et le prix dépendre de vous.

Le prince regarda Hébé pendant qu'on chantoit, d'un air assez tendre, pour la devoir persuader qu'il pensoit tout ce que ces vers venoient de lui dire.

Quand la musique fut finie, comme il étoit tard, le prince de l'île paisible conduisit la princesse dans l'appartement

qu'il lui avoit destiné ; c'étoit le plus beau de tous ceux de ce palais : elle y trouva un grand nombre de dames que le prince avoit nommées pour avoir l'honneur d'être auprès d'elle.

Le prince quitta la belle Hébé, le plus amoureux de tous les hommes. On mit la princesse dans son lit : les dames se retirèrent, & il ne resta dans la chambre que celles qu'elle avoit amenées avec elle. Qui le pourroit croire, leur dit-elle, dès qu'elle fut en liberté, mon cœur est paisible ! Quel Dieu a calmé mes tourmens ; Je n'aime plus Atimir ; je puis penser, sans mourir de douleur, qu'il est peut-être l'époux d'Ilerie. N'est-ce point un songe que tout ce que je vois ? Non, reprenoit-elle un moment après, mes songes même n'avoient pas coutume d'être si tranquilles.

Ensuite elle rendit mille grâces à Anguillette, puis eile s'endormit.

Le lendemain à son réveil, comme elle ouvroit un rideau de son lit, la fée se fit voir à elle, avec un air gracieux qu'elle ne lui avoit point remarqué sur son visage depuis le jour fatal où elle lui avoit demandé de l'amour. Enfin, je

vous ai heureusement conduit ici, lui dit l'aimable fée ; votre cœur en libre, ainsi il va devenir content. Je vous ai guérie d'une passion cruelle ; mais Hébé, puis - je compter que ces affreux tourmens où vous avez été exposée, vous feront fuir pour toujours les lieux où vous pourriez revoir l'ingrat Atimir.

Que ne promit point à la fée, la jeune princesse ! Que de sermens contre l'amour & contre son amant infidèle ! souvenez-vous au moins de vos promesses, reprit Anguillette, d'un air qui imprimoit du respect ; vous périrez avec Atimir, si vous cherchez jamais à le revoir ; mais tout doit vous ôter ce desir funeste à votre vie.

Je ne veux plus vous cacher ce que j'ai résolu en votre faveur ; le prince de l'île paisible est mon parent, je protège sa personne & son Empire : il est jeune, il est aimable, & nul prince au monde n'est si digne d'être votre époux. Règnez donc, belle Hébé dans son cœur & dans son royaume ; le roi votre père y consent : j'étois hier dans son palais, je lui ai appris & à la reine votre mère l'état présent de votre fortune, & ils m'en remirent absolument le soin,

La princesse eut bien envie de demander à la fée, ce que depuis son départ on avoit appris d'Ilerie & d'Arimir ; mais elle n'osa, après tant de bienfaits, hasarder de lui déplaire. Elle employa, pour la remercier, tout l'esprit qu'elle lui avoit donné.

On entra alors dans la chambre de la princesse ; la fée disparut. Dès qu'Hébé fut levée, douze enfans parfaitement beaux, vêtus en Amours, lui apportèrent de la part du prince, douze corbeilles de cristal remplies des plus belles & des plus agréables fleurs du monde. Ces fleurs couvroient des garnitures de pierrieres de toutes couleurs, d'une beauté merveilleuse. Dans la première corbeille qui lui fut présentée, elle trouva ce billet.

A LA DIVINE HÉBÉ

Hier, je vous jurai cent fois que je vous aime :
De ces sermens formés par ma tendresse ex-
trême,

Je ne perdrai jamais l'aimable souvenir ;

Amour me les dicta lui-même.

Et vos charmes les font ce soir.

Après ce que la Fée avoit ordonné à la princesse, elle comprit bien qu'elle devoit recevoir les soins de son nouvel amant, comme ceux d'un prince qui dans peu seroit son époux.

Elle reçut gracieusement les petits Amours ; & à peine les eut-elle congédiés, que vingt-quatre nains, bizarrement, mais magnifiquement vêtus, parurent chargés de nouveaux prétens ; c'étoit des habits tout de plumes ; mais les couleurs, le travail & les pierreries en étoient si belles, que la princesse avoua qu'elle n'avoit jamais rien vu de si galant.

Elle en choisit un couleur de rose pour mettre ce jour-là ; sa coiffure fut ornée d'un bouquet de plumes de la même couleur. Elle parut si charmante avec ce nouvel ornement, que le prince de l'île paisible, qui vint la voir dès qu'elle fut habillée, sentit encore redoubler la passion qu'il avoit pour elle. Toute la Cour s'empressa de venir admirer la princesse. Sur le soir, le prince proposa à la belle Hébé de descendre dans les jardins du palais, qui étoient admirables. Le prince, pendant la promenade, apprit à Hébé que la Fée lui avoit fait espérer depuis

quatre ans son arrivée dans l'île paisible ; mais quelque tems après, ajouta le prince, comme je lui demandois avec empressement l'effet de de ses promesses, elle me parut triste, & me dit : La princesse Hébé est destinée par son père à un autre que toi ; mais si ma science ne me trompe, elle ne fera pas à ce prince qui est choisi pour son époux ; je t'en apprendrai des nouvelles.

Quelques mois après, la Fée revint dans cette île. Le destin te favorise, me dit-elle ; le prince qui devoit être l'époux d'Hébé ne le fera pas, & dans peu, tu verras dans ces lieux la plus belle princesse du monde.

Il est vrai, reprit Hébé en rougissant, que je devois épouser le fils d'un roi, voisin des Etats du roi mon père ; mais après divers événemens, l'amour qu'il avoit pour la princesse ma sœur, le fit résoudre à l'enlever du royaume de mon père.

Le prince de l'île paisible dit mille choses tendres à la belle Hébé sur son heureux destin, qui, d'accord avec la Fée, l'avoit amenée dans son île. Elle l'écouta avec d'autant plus de plaisir,

que ce discours interrompoit le récit de ses aventures ; elle craignoit de ne pouvoir parler de son amant infidèle, sans laisser remarquer qu'elle avoit été fatiguée pour lui.

Le prince de l'île paisible conduisit Hébé dans une grotte extrêmement ornée & embellie de jets - d'eau merveilleux. Le fond de la grotte étoit obscur ; il y avoit un grand nombre de niches remplies de statues qui représentoient des Nymphes & des bergers ; mais on les distinguoit peu. Dès que la princesse eut quelques momens dans la grotte, elle entendit un bruit agréable d'instrumens. Une illumination fort brillante qui parut tout - d'un coup, fit voir à la princesse qu'une partie des statues formoient ce concert ; & les autres vinrent danser devant elle un ballet très-galant & très-bien exécuté.

Il fut mêlé de chansons tendres & agréable.

On avoit fait ainsi placer tous les acteurs de ce divertissement au fond de la grotte, pour surprendre plus agréablement la princesse.

Après le ballet, des Sauvages vinrent servir

servir une superbe collation sous un berceau de jasmins & de fleurs d'orange.

La fête venoit de finir, quand tout-d'un coup la sée Anguillette parut en l'air sur un char attelé de quatre cygnes. Elle descendit, & annonça au prince de l'île paisible un bonheur charmant en lui apprenant qu'elle vouloit qu'il devint l'époux d'Hébé, & que cette belle princesse lui avoit promis d'y consentir.

Le prince transporté de joie, douta d'abord à qui il devoit ses premiers remerciemens, d'Hébé ou d'Anguillette ; & quoi que la joie ne fasse pas dire des choses aussi touchantes que la douleur, il s'en acquitta pourtant avec beaucoup d'esprit & de grace.

La sée voulut bien ne plus quitter le prince & la princesse jusqu'au soir destiné pour leur mariage. Ce devoit être dans trois jours : elle fit des présens superbes à la belle Hébé & au prince de l'île paisible ; & enfin, le jour qu'elle avoit marqué, & ils se rendirent suivis de toute la Cour & d'un nombre infini d'habitans de cette île, dans le temple de l'Hymen.

Il n'étoit formé que de branche d'oliviers & de palmes entrelassées ensemble, & qui, par le pouvoir de la fée, ne se flétrissoient jamais.

L'Hymen y étoit représenté par une statue de marbre blanc, couronné de roses : il étoit élevé sur un autel orné seulement de fleurs, & appuyé sur un petit Amour d'une beauté charmante, qui avec un air riant lui présentoit une couronne de myrthe.

Anguillette qui avoit bâti ce temple, voulut que tout y fut simple, pour marquer que l'amour seul pouvoit rendre l'hymen heureux. La difficulté n'est que de les unir ensemble : comme c'est un miracle digne d'une fée, elle les avoit joints pour toujours dans l'île paisible ; & contre la coutume des autres royaumes, on y pourroit être époux amoureux & constant.

Dans ce temple de l'Hymen, la belle Hébé, conduite par Anguillette, donna sa foi au prince de l'île paisible, & reçut la sienne avec plaisir. Elle n'avoit pas pour lui ce penchant involontaire qu'elle avoit senti pour Atimir ; mais son cœur pour lors exempt de passion,

recevoit cet époux par l'ordre de la fée, comme un prince digne d'elle par sa personne, & encore plus par son amour.

Cet hymen fut célébré par mille fêtes galantes ; & Hébé se trouva heureuse avec un prince qui l'adoroit.

Cependant le roi père d'Hébé, avoit reçu des Ambassadeurs de la part d'Atimir ; il lui demanda la permission d'épouser Ilerie. Le roi père d'Atimir, étoit mort, il étoit maître absolu dans son royaume : on lui accorda avec joie cette princesse qu'il avoit enlevée.

Après ce mariage, la reine Ilerie demanda au roi son père & à la reine sa mère, par de nouveaux Ambassadeurs, de venir elle-même à la Cour les prier de lui pardonner une faute que l'amour lui avoit fait faire, & que le mérite d'Atimir devoit excuser.

Le roi le lui permit, & Atimir y vint avec elle ; mille plaisirs marquèrent le jour de leur arrivée. Peu après, la belle Hébé & son charmant époux envoyèrent aussi des ambassadeurs au roi & à la reine, pour leur faire part de la nouvelle de leur mariage. Anguillette les avoit déjà prévenus, mais ils n'en furent pas reçus

avec moins de plaisir & de magnificence.

Atimir étoit chez le roi, quand ils s'y présentèrent pour la première fois ; l'aimable idée d'Hébé ne pouvoit jamais s'effacer absolument d'un cœur où elle avoit régné avec tant d'empire ; Atimir soupira malgré lui au récit du bonheur du prince de l'île paisible ; il accusa même Hébé d'être inconstante, sans penser combien il lui avoit donné de raisons de la devenir.

Les Ambassadeurs du prince de l'île paisible s'en setournèrent comblés d'honneurs & de présens : ils apprirent à leur prince & à leur princesse, combien le roi & la reine avoient témoigné de joie de leur heureux mariage.

Mais, ô récit trop sincère ! ils dirent à Hébé que la princesse Ilerie & Atimir étoient à la Cour. Ces noms si dangereux pour son repos lui redonnèrent de l'inquiétude ; elle étoit heureuse. Mais les mortels peuvent-ils conserver un bonheur constant ?

Elle ne put résister à l'impaticence qu'elle sentit de retourner à la Cour du roi son père : ce n'étoit, disoit-elle,

que pour le revoir & la reine sa mère ; elle le croyoit même ; & combien de fois, quand on aime ; se trompe-t-on sur ses propres sentimens !

Malgré les menaces de la fée, pour l'obliger à fuir les lieux où elle pourroit revoir Atimir, elle proposa ce voyage au prince de l'île paisible. D'abord il le refusa : Anguilette lui avoit défendu de laisser sortir Hébé de son royaume.

Elle continua de le prier : il l'adoroit ; il ignoroit la passion qu'elle avoit eue pour Atimir ; peut-on refuser quelque chose à ce que l'on aime !

Il crut plaire à la belle Hébé par son aveugle complaisance : il donna ses ordres pour son départ ; & jamais on n'a vu tant de magnificence, que celle qui parut dans son équipage & sur ses vaisseaux.

La sage Anguilette indignée du peu de respect qu'Hébé & le prince de l'île paisible avoient pour ses ordres, les abandonna à leur destinée, & ne parut point pour leur donner de ses sages conseils, dont ils avoient si peu profité.

Le prince & la princesse s'embarquèrent ; & après une navigation fort heu-

reuse, ils arrivèrent à Cour du Roi, père d'Hébé.

La joie de revoir cette belle princesse fut très-sensible au roi & à la reine; ils furent charmés du prince de l'île paisible: on célébra leur arrivée par mille fêtes dans tout le royaume; mais Ilerie frémit en apprenant le retour d'Hébé: il fut arrêté qu'elles se retireroient, & qu'on ne feroit nulle mention de tout ce qui s'étoit passé.

Atimir demanda à revoir Hébé: il parut même à Ilerie qu'il le desiroit avec un peu trop d'empressement.

La princesse Hébé rougit quand il entra dans sa chambre, & ils furent l'un & l'autre dans un embarras dont tout leur esprit ne les put tirer.

Le roi qui étoit présent le remarqua; il se mêla dans leur conversation; & pour rendre cette visite plus courte, il proposa à la princesse de descendre dans les jardins du palais.

Atimir n'osa donner la main à Hébé, il la salua respectueusement, & se retira.

Mais quelles idées & quels sentimens'emporta-t-il pas dans son cœur? toute cette passion si vive & si tendre qu'il

avoit sentie pour Hébé, se ralluma dans en moment: il haït Ilerie, il se haït lui-même; jamais infidélité ne fut suivie de tant de repentirs ni de tant de douleur.

Le soir il fut chez la reine; la princesse Hébé y étoit; il n'eut d'attention que pour elle; chercha avec beaucoup de soin à lui parler; elle l'évita toujours; mais ses regards lui en firent trop entendre pour son repos: il continua quelque tems à lui marquer pat toutes ses actions, que ses yeux avoient repris sur lui leur premier empire.

Le cœur d'Hébé fut allarmé; Atimir lui paroïsoit toujours trop aimable; elle se résolut de le fuir avec autant de soin qu'il en prenoit de la rechercher: elle ne lui parloit jamais que chez la reine, & ce n'étoit même que quand elle ne pouvoit absolument s'en dispenser; elle se résolut aussi de conseiller au prince de l'île paisible de retourner bientôt dans son royaume: mais que de difficultés quand il faut quitter ce que l'on aime!

Un soir qu'elle étoit occupée de cette pensée, elle s'enferma dans son cabinet pour y rêver avec plus de liberté; elle trouva un biller qu'on avoit mis dans

sa poche sans qu'elle s'en fut apperçue : elle l'ouvrit, & l'écriture d'Atimir qu'elle reconnut, lui fit sentir un trouble qui ne se peut exprimer : elle crut ne le devoir pas lire ; mais son cœur l'emporta sur sa raison ; elle le lut, & y trouva ces paroles :

Vous n'êtes plus sensible à mon ardent amour,
 Vous n'avez plus pour moi que de l'indifférence ;

Belle Hébé, votre cœur est léger à son tour :
 Il imita si bien ma fatale inconstance,
 Hélas ! qu'il ne sauroit imiter mon retour.

Cet heureux tems n'est plus, où de mou tendre
 amour,

Vous daigniez partager les plaisirs & les peines :
 Nous fumes, il est vrai, volages tour à tour ;
 Mais je reviens à vous chargé des mêmes chaînes ;

Hélas ! ne sauriez-vous imiter mon retour ?

Ah, cruel ! s'écria la princesse, que vous ai-je fait, pour chercher à rallumer dans mon ame une tendresse qui m'a

tant coûté de douleurs ? Les larmes d'Hébé interrompirent son discours.

Cependant Ilerie languissoit d'une jalousie qui n'étoit que trop bien fondée. Atimir emporté par sa passion ne pouvoit plus se contraindre. Le prince de l'île paisible commença à s'appercevoir de son amour pour Hébé ; mais il voulut examiner d'avantage la conduite d'Atimir avant que d'en parler à la princesse, il l'adoroit constamment, & il craignoit par ses discours de la faire appercevoir lui-même de la passion de ce prince.

Quelques jours après qu'Hébé eut reçu ce billet, il y eut des courses de chevaux : les princes & toute la belle jeunesse de la Cour devoient rompre des lances à l'honneur des Dames.

Le roi & la reine honorèrent ce divertissement de leur présence ; la belle Hébé & la princesse Ilerie devoient elles-mêmes donner le prix : l'un étoit une épée, dont la garde & le fourreau étoient couverts de pierreries d'une

beauté extraordinaire ; & l'autre , un de diamans brillans tres-parfaits.

Tous les Chevaliers nommés pour les courses , parurent d'une magnificence merveilleuse , montés sur les plus beaux chevaux du monde : ils portoient tous les couleurs de leurs maîtresses , & sur leurs écus des devises galantes , convenables aux sentimens de leur cœur.

Le prince de l'île paisible parut superbement vêtu , & montant un cheval isabelle à crains noirs , d'une beauté incomparable : dans tout son équipage brilloit la couleur de rose ; c'étoit celle qu'aimoit Hébé. On voyoit sur un casque fort léger qui couvroit sa tête , flotter un bouquet de plumes de cette même couleur. Il attira les applaudissemens de tous les spectateurs , & il paroissoit si beau sous ces armes brillantes , qu'Hébé se fit mille reproches secrets des sentimens que son malheur lui inspiroit pour un autre. La suite du prince de l'île paisible étoit nombreuse ; elle étoit vêtue à la mode de son pays ; tout y paroissoit galant & magnifique : un écuyer portoit son écu ; on s'empressa d'en voir la devise.

C'étoit un cœur percé de flèche ; un petit Amour en lançoit un grand nombre pour essayer d'y faire de nouvelles blessures ; mais elles paroissoient toutes , excepté la première , avoir été tirées inutilement. Ces mots étoient écrits au-dessous.

Je n'en crains point d'autres

Les couleurs & la devise du prince de l'île paisible firent facilement remarquer , que c'étoit comme Chevalier de la belle Hébé qu'il avoit voulu entrer dans la lice.

On étoit occupé de sa magnificence , quand Atimir parut. Il montoit un cheval tout noir , qui paroissoit ardent & superbe. La couleur que portoit ce jour-là ce prince , étoit la feuille - morte ; il n'y avoit mêlé ni or , ni argent , ni pierreries ; il avoit sur son casque un bouquet de plumes couleur de rose ; & quoi qu'il eut affecté une grande négligence dans sa parure , il étoit de si bonne minne , il menoit son cheval avec tant de grace , & il avoit l'air si fier ,

qu'on cessa dès qu'il fut entré, de regarder toute autre chose. Sur son écu, qu'il portoit lui-même, paroïssoit un Amour qui fouloit des chaînes sous ses pieds, & qui s'en attachoit d'autres fort pesantes : autour étoient ces paroles :

Seules dignes de moi.

La troupe d'Atimir étoit vêtue de feuille - morte & argent, & l'on y avoit prodigué les pierreries ; elle étoit composée des principaux de sa Cour ; & quelques bienfaits qu'ils fussent, il étoit aisé de juger à l'air d'Atimir, qu'il étoit né pour leur commander.

On ne sauroit exprimer les divers mouvemens que produisit la vue d'Atimir dans le cœur d'Hébé & dans celui d'Ilerie, & la cruelle jalousie que sentit le prince de l'île paisible, quand il vit flotter sur le casque d'Atimir des plumes de la même couleur que les siennes. La lecture de sa devise acheva de lui inspirer une fureur, dont il ne suspendit alors les effets, que pour choisir mieux le tems de la faire sentir à son rival.

Le Roi & la Reine remarquèrent facilement l'audace & l'imprudence d'Atimir : ils en eurent une extrême colère ; mais il n'étoit pas tems de la témoigner.

On commença les courses au bruit de mille trompettes qui retentissoit dans les airs ; elles furent fort belles ; tous ces jeunes Chevaliers y firent paroître leur adresse. Le prince de l'île paisible, quoi qu'occupé d'une furieuse jalousie, y signala la sienne, & demeura vainqueur.

Atimir qui savoit que le premier prix des courses devoit être donné par Ilerie, ne se présenta point pour disputer la victoire au prince de l'île paisible. Les juges du camp le déclarent vainqueur ; & au bruit des réclamations & des louanges de tous les spectateurs, il s'avança de la meilleure grace du monde au lieu où étoient le roi & les princesses, pour recevoir le brasselet de diamans. La princesse Ilerie le lui présenta ; il le reçut respectueusement ; puis ayant salué le roi la reine & les princesses, il retourna se remettre sur les rangs.

La triste Ilerie avoit trop bien remarqué le mépris que le léger Atimir avoit fait d'un prix qui devoit être donné de

fa main; elle en soupira douloureusement. & la belle Hébé en sentit une secrète joie, dont toute sa raison ne put défendre son cœur.

On recommença de nouvelles courses; elles eurent un même succès que les premières. Le prince de l'Isle Paisible, animé par la vue d'Hébé, y fit des merveilles, & fut vainqueur pour la seconde fois. Mais Atimir, ennuyé d'être spectateur de la gloire de son rival, & flatté de recevoir un prix de la main d'Hébé, alla se présenter au bout de la lice.

Ces rivaux se regardèrent fièrement; & cette course entre deux si grands princes, fut célébrée par les cris des spectateurs, & par le trouble nouveau qu'elle inspira aux princesses. Les princes coururent l'un contre l'autre avec un égal avantage, ils brisèrent leurs lances sans être ébranlés. Les applaudissemens redoublèrent, & les princes, sans donner le temps à leurs chevaux de reprendre haleine, retournent aussitôt au bout de la carrière. Ils reprirent de nouvelles lances, & coururent avec le

même bonheur & la même adresse que la première fois.

Le roi qui craignoit de voir décider par la fortune un vainqueur entre ces deux rivaux, pour ne pas faire un illustre mécontent, envoya promptement dire de sa part aux princes qu'ils devoient se contenter de la gloire dont ils venoient de se couvrir, & les fit prier de terminer les courses de cette journée par la dernière qu'ils venoient de faire.

Celui que le roi leur envoyoit s'étant approché d'eux, ils écoutèrent sa commission avec assez d'impatience, surtout Atimir, qui prenant le premier la parole: allez dire au roi, lui dit-il, que je serois indigne de l'honneur qu'il me fait de prendre part à ma gloire, si je pouvois souffrir un vainqueur. Voyons, reprit le prince de l'Isle paisible, en poussant son cheval avec ardeur, qui mérite mieux l'estime du roi & les fa-veurs de la fortune.

Celui que le roi avoit envoyé, n'étoit pas encore retourné auprès de lui, que les deux rivaux, animés par des sentimens plus forts que le desir de rem-

porter le prix de la course, avoient déjà fourni leur carrière. La fortune favorisa l'audacieux Atimir ; il fut vainqueur.

Le cheval du prince de l'île paisible las de tant de belles courses qu'il avoit faites, se renversa, & fit tomber son maître sur le sable. Quelle joie pour Atimir, & quelle rage pour le malheureux prince de l'île paisible ! il se releva promptement, & s'approchant de son rival avant qu'on fut arrivé à eux : Tu m'as vaincu dans les jeux, Atimir, lui dit-il, d'un air qui marquoit assez sa colère : mais c'est avec l'épée que je veux décider tous nos différends. J'y consens, reprit le fier Atimir, je t'attendrai demain au lever du soleil dans le bois qui termine les jardins du palais. Les juges du camp les joignirent comme ils finissoient ces paroles ; ils dissimulèrent mutuellement leur colère, de peur que le roi ne s'opposât à leur dessein.

Le prince de l'île paisible remonta à cheval, & le poussa à toute bride pour s'éloigner du lieu fatal où Atimir venoit de le vaincre. Cependant ce prince alla recevoir le prix de la course, de la main d'Hébé, qui le lui présenta avec

un embarras qui marquoit assez les divers mouvemens de son ame ; & Atimir fit en le recevant, toutes les extravagances d'un homme fort amoureux.

Le roi & la reine qui avoient les yeux attachés sur lui, le remarquèrent ; & malcontents de la fin de cette journée, retournèrent au palais. Atimir, occupé de sa passion, sortit de la lice, sans vouloir être accompagné d'aucun des siens ; & llerie outrée de douleur & de jalousie, retourna à son appartement.

Quels étoient alors les sentimens d'Hébé ! Il faut partir, disoit-elle en elle-même ; quel autre remède pourroit-on trouver aux maux que je sens ; & à ceux que je prévois ?

Cependant le roi & la reine résolurent de prier Atimir de se retirer dans son royaume, pour éviter les nouveaux troubles que leur pouvoit causer son amour. Ils résolurent aussi de faire la même proposition au prince de l'île paisible, pour ne point marquer de préférence entre ces deux princes. Mais, & prudence trop tardive ! tandis que l'on délibéroit du départ des deux princes, ils se dispoient au combat.

Cependant Hébé, en revenant des courses, demanda d'abord où étoit le prince de l'Isle paisible. On lui dit qu'il étoit dans le jardin du palais, qu'il avoit voulu y demeurer seule, & qu'il paroïsoit fort triste. La belle Hébé crut qu'il étoit de son devoir d'aller le consoler de la petite disgrâce qui lui étoit arrivée, ainsi sans s'arrêter dans son appartement, elle descendit dans les jardins, suivie seulement de quelques-unes de ses femmes.

Elle commençoit à chercher le prince de l'Isle paisible, quand entrant dans une allée couverte, elle aperçut l'amoureux Atimir, qui, transporté de sa passion, & n'écoutant plus que ce qu'elle lui inspiroit, se jeta à genoux à quelques pas de la princesse, & tirant l'épée qu'il avoit reçue ce jour-là de sa main : ou écoutez - moi, belle Hébé, lui dit-il, ou laissez moi mourir à vos pieds.

Les femmes d'Hébé effrayées de l'action du prince se jetèrent sur lui, & tâchèrent de lui ôter son épée qu'il tournoit déjà contre lui-même avec beaucoup de fureur. Hébé, la malheu-

reuse Hébé vouloit fuir; mais que de raisons pour s'arrêter près de ce qu'on aime.

Le desir de calmer le bruit que pouvoit faire cette aventure, le dessein de prier Atimir de chercher à se guérir d'une passion qui leur étoit si funeste, la pitié que fait naître un objet si touchant, tout enfin arrêta la princesse.

Elle s'approcha du prince : la présence d'Hébé suspendit sa fureur; il laissa tomber son épée aux pieds de la princesse. Jamais tant de trouble, tant d'amour & de douleur n'ont paru dans une conversation d'un quart-d'heure.

Il n'est point de termes assez tendres pour exprimer ce que sentirent alors ces malheureux amans. Hébé inquiète de se voir avec Atimir, & si près du prince de l'Isle paisible, fit un grand effort sur elle-même pour quitter Atimir, & elle le quitta, en lui ordonnant de ne la revoir de sa vie. Quel ordre pour Atimir ! Sans le souvenir du combat qu'il devoit faire contre le prince de l'Isle paisible, il auroit cent fois tourné son épée contre lui-même; mais il vouloit périr en se vengeant de son rival.

Cependant la belle Hébé se retira dans son appartement, pour éviter plus sûrement la présence d'Atimir. Impitoyable Fée, s'écria-t-elle, tu ne m'avois prédit que la mort, si je revois ce malheureux prince ; eh ! les maux que je ressens sont bien plus cruels que la perte de la vie. Hébé envoya chercher le prince de l'île paisible dans les jardins & dans tout le palais, & on ne le trouva point ; elle en eut un extrême inquiétude : on le chercha toute la nuit, mais inutilement, car il s'étoit caché dans une petite maison rustique au milieu d'un bois, pour être plus sûr que personne ne l'empêcheroit de se trouver au lieu destiné pour le combat. Il s'y rendit au lever du soleil, & Atimir y arriva peu de momens après. Ces deux rivaux impatients de se venger, & de remporter la victoire, tirèrent leurs épées. C'étoit pour la première fois que le prince de l'île paisible se servoit de la sienne ; car il n'y avoit jamais guere dans son île.

Il n'en parut pas moins un ennemi redoutable à Atimir : il avoit peu d'expérience, mais beaucoup de valeur &

beaucoup d'amour. Il combattit en homme qui méprisoit sa vie, & Atimir soutint dignement dans ce combat la haute réputation qu'il avoit acquise.

Ces princes étoient animés de trop de passions différentes, pour que la fin de leur combat ne leur fut pas funeste. Après avoir conservé long-tems un égal avantage, ils se portèrent deux coups si furieux, que l'un & l'autre tombèrent sur l'herbe, qui fut bientôt toute rouge de leur sang.

Le prince de l'île paisible s'évanouit par la perte du sien ; & Atimir mortellement blessé, prononça le nom d'Hébé en expirant pour elle.

Une partie de ceux qui cherchoient le prince de l'île paisible arrivèrent en ce lieu, & furent saisis de frayeur à la vue de ce cruel spectacle.

La princesse Hébé entraînée par son inquiétude, venoit de descendre dans les jardins : elle courut où elle entendit les cris de ses gens, qui prononçoient confusément les noms des deux princes, & trouva ces objets si funestes & si touchans. Elle crut que le prince de l'île paisible étoit mort comme Atimir,

& en ce moment ils ne paroïssent point différens l'un de l'autre. Après avoir jeté quelques regards sur ces malheureux princes. Précieuses vies, qui venez d'être sacrifiées pour moi, s'écria-t-elle, je vais vous venger par la perte de la mienne.

Après ces mots elle se jeta sur l'épée fatale qu'Atimir avoit reçue d'elle, & elle s'en perça le sein, avant que ses gens, étonnés de cette cruelle aventure, se fussent mis en devoir de l'en empêcher.

Elle expira; & la fée Anguilette, touchée de tant de malheurs, où elle avoit opposé autant d'obstacles que sa science lui avoit permis, parut au lieu où venoient se terminer ces belles vies. La fée accusa le destin, & elle ne put s'empêcher de verser des larmes: alors songent à secourir le prince de l'Isle paible, qu'elle faoit bien n'être pas mort, elle le guérit de sa blessure, & le fit transporter en un moment dans son isle, où par le don merveilleux qu'elle y avoit attaché, ce prince oubliâ la perte qu'il venoit de faire, & la passion qu'il avoit eue pour Hébé.

Le roi & la reine qui n'eurent pas un semblable secours se livrèrent tout entiers à leur douleur, le temps seul put les consoler. Pour Ilérie, rien ne peut exprimer son désespoir; elle fut toujours fidèle à sa douleur & au souvenir de l'ingrat Atimir.

Cependant Anguilette ayant fait transporter le prince de l'Isle paible dans son royaume, toucha avec sa baguette les restes infortunés de l'aimable Atimir & de la belle Hébé; dans l'instant même ils se changèrent en deux arbres d'une beauté parfaite; la fée les nomma *Charmes*, pour conserver à jamais la mémoire de ceux qu'on avoit vu briller dans ces malheureux amans.

F I N.